



Je suis le couvent de Sainte-Angèle-de-Laval, une construction imposante désirée par tout un village. Ce sont d'abord les Ursulines qui, en 1893, voulurent construire un couvent dans la communauté de Sainte-Angèle, nom de leur fondatrice. Pourtant, pour des raisons politiques diocésaines, il n'en fut rien<sup>58</sup>. Favorables à l'idée d'avoir des religieuses sur leur territoire, les paroissiens invitent alors les sœurs de L'Assomption, créées à Saint-Grégoire-le-Grand en 1853, à venir s'y établir. Elles acceptent le mandat avec la bénédiction de monseigneur Elphège Gravel, évêque du diocèse de Nicolet. En 1893, elles achètent pour 500 \$ le lot à l'est de l'église. Le curé de l'époque, Victor Sicard de Carufel, part sur les routes à la visite de ses ouailles avec une proposition de souscription volontaire pour mon édification. 1 200 \$ sont ainsi amassés : j'étais désiré, bien que j'aie coûté 9 500 \$

à construire. Les pierres, la brique, le bois et d'autres matériaux de construction se trouvent rapidement sur mon futur pourtour. Les travaux d'aménagement débutent le 24 avril 1894 : aplanissement du terrain, construction d'une massive fondation de pierre<sup>59</sup>, qui entoure aussi le rez-de-chaussée, et élévation de larges murs de brique de quatre rangs d'épaisseur sur trois niveaux, dont le dernier se situe dans le **toit mansardé**. Un grenier complète le tout. On dresse des cheminées de part et d'autre, en plus d'un clocher à ma façade. Un imposant escalier de bois est érigé. Il mène de la cour avant à mon premier étage.

Quoique mon espace intérieur ne soit pas encore terminé, les classes ouvrent le 14 septembre 1894<sup>60</sup>. 62 élèves y entrent, dont 37 pensionnaires. Six jeunes religieuses me prennent en charge, ainsi que la cohorte d'étudiantes, sous la direction de la non moins jeune supérieure sœur Sainte-Véronique (Zoé Pinard) : première directrice d'une lignée de 24. Au départ, on m'aménage comme on peut : des journaux couvrent mes fenêtres et un dortoir est installé rapidement dans la salle qui servira aux récréations. Plus tard, les dortoirs monteront dans le **toit mansardé**. Les draps pour les lits font office de portes entre les pièces et les ouvriers doivent fermer celles de l'extérieur avec des planches lorsqu'ils quittent l'endroit le soir. Les bureaux et les chaises arrivent à la fin du mois. Le 22 novembre 1894, on récite une première messe dans la chapelle qu'on a construite au 2<sup>e</sup> étage.

Tranquillement, on transforme les lieux pour s'adapter aux demandes qui augmentent d'année en année. Autour de moi, on installe clôture, potager et verger. Les religieuses cherchent de plus en plus l'autonomie. Au final, j'en viens à avoir une chaufferie, une glacière, un réservoir d'eau et une chambre froide au sous-sol, des cuisines, des réfectoires, des toilettes, un vestiaire, un endroit pour la lessive et quelques classes au rez-de-chaussée, un théâtre, une salle de récréation et un espace pour le bien-être des sœurs au premier étage, des classes et une chapelle au deuxième étage, et un dortoir au troisième, dans le toit français. En cours de route, une extension vers l'arrière permet

« Entre mes murs, on a aimé, protégé, enseigné, chanté, joué de la musique, bougé, appris, créé. »

l'ajout de classes, l'aménagement d'une nouvelle cuisine pour les collations des jeunes étudiantes au rez-de-chaussée, et au premier étage, on profite de l'expansion pour construire une scène face au parterre du théâtre. Cette pièce sera utilisée pour des fêtes diverses et des récitals qui seront parfois ouverts aux paroissiens<sup>61</sup>.

Entre mes murs, on a aimé, protégé, enseigné, chanté, joué de la musique, bougé, appris, créé. Chaque année, entre 54 et 124 élèves s'y épanouissent<sup>62</sup>. Puis, en 1972, on cesse d'éduquer. De jeunes filles en difficulté occupent mon espace pensionnat, une vingtaine par année. Elles sont hébergées par les religieuses et suivent des cours dans des écoles externes. Mais la fréquentation diminue, les lieux ne sont plus adéquats pour répondre aux besoins modernes et les sœurs décident de me vendre à contrecœur en 1991. Je resterai seule et vide pendant deux années. Des gens s'amuse d'ailleurs à me maltraiter durant cette période. La chaleur et l'amour des religieuses et des étudiantes me manquent.

Par la suite, ma mission change. Je deviens la Maison du Village. J'accueille des gens en difficulté, ayant des problèmes d'alcoolisme, de violence, de toxicomanie. L'œuvre est charitable, au moins une quarantaine de personnes suivent une thérapie entre mes murs, toutefois, mes lieux ne sont pas adéquats pour le service que l'on veut rendre, et l'argent nécessaire pour ma transformation n'est pas disponible. En 1996, on me quitte à nouveau. On tente une autre expérience avec les polytoxicomanes en me renommant le manoir La Renaissance, mais ça ne dure pas.

C'est par la voie maritime que mon prochain propriétaire me découvre. André Watier est à bord d'un bateau de croisière entre Montréal et Trois-Rivières lorsqu'il me voit sis à côté de l'église. Il apprend que je suis à vendre et il m'acquiert au printemps 2003. Il me convertit petit à petit, me rénove pour faire de moi une auberge. En 2012, il reçoit le prix Thérèse-Romer de l'APMAQ<sup>63</sup> pour les efforts qu'il met à me sauvegarder, à me restaurer sans trop me dénaturer. Mais après 14 ans,

André, épuisé du projet qu'il soulève presque seul, trouve des acheteurs qui ont une vision de respect et de préservation. Une vraie chance, car j'aurais pu tomber sous le pic des démolisseurs ou subir une transformation irrémédiable.

C'est le couple composé de Marie-Véronique Bouchard, artiste et designer d'intérieur, et de François Labbé, architecte, qui succombe à mes charmes, même si je suis pourtant bien mal en point à certains égards lors de leur visite en 2017. C'est une série de bons hasards et d'étoiles alignées qui me font renaître. Sœur Sainte-Véronique y est peut-être pour quelque chose, là-haut ?

Mais il manquait tout! Les portes, les poignées, les loquets, des armoires, des moulures, etc. Dans ma chapelle, on avait tout enlevé : l'autel, les bancs, la balustrade. Mes murs portaient les traces de ce qui avait été arraché. Par un hasard inouï, c'est à cette époque que la maison mère des sœurs de L'Assomption à Nicolet se voyait obligée de démolir plusieurs de ses bâtiments. Marie-Véronique et François se procurent donc de multiples artefacts pour me remettre en état, du moins, la plupart de mes pièces. Ils achètent aussi quelques bancs d'église, des portes de confessionnal et même un mur de chapelle pour remeubler la mienne. Les sœurs font également don d'objets pieux pour l'orner, ainsi que pour ma section musée. Oui, oui! Marie-Véronique a créé un espace dédié à mon histoire et celle des religieuses qui m'ont érigé et qui ont vécu ici pendant 97 ans. Je me sens ressuscité entre leurs mains.

*Couvent maternel*

REMERCIEMENTS

Un merci particulier à Marie-Véronique Bouchard pour le chaleureux accueil et les pistes de recherche.



2018. Vue d'ensemble du couvent, dont le chantier débute le 24 avril 1894.  
MRC de Bécancour.  
Photo : Andréane Tardif.

2018. Détail du toit mansardé avec son magnifique recouvrement de tôle embossée.  
MRC de Bécancour.  
Photo : Andréane Tardif.

1908. Couvent des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge Sainte-Angèle-de-Laval. Photographie prise par le curé Édouard Brunel.  
Archives Centrales des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge.  
P118 M1,2-0001.

Avant 1917. Élèves et professeurs posant pour la postérité devant le photographe Pierre-Fortunat Pinsonneault.  
Archives Centrales des Sœurs de l'Assomption de la Sainte Vierge.  
FM025 W-0011.

2018. L'escalier de la façade entièrement fait de métal et de fonte présente de jolis barrotins ornements.  
MRC de Bécancour.  
Photo : Andréane Tardif.